

sionnelles de son sacerdoce, est tenu à plus de perfection que le simple fidèle. Il ne lui est permis ni de le méconnaître théoriquement, ni de l'oublier pratiquement. Il doit aspirer à toute la perfection de son état de prêtrise, qui est un état spécial, supérieur à l'état des chrétiens ordinaires. On ne lui demande pas la perfection religieuse du trappiste ou du chartreux, mais celle qui se réfère à sa vocation de prêtre dans le monde. Celle-là, il faut qu'il la comprenne, qu'il l'estime et l'apprécie à sa valeur, qu'il ait l'ambition sincère d'y atteindre, qu'il cherche à la réaliser par les efforts les plus consciencieux, au lieu de se contenter systématiquement du « moins possible ».

Saint Paul était de cet avis quand il déclarait que ce qu'il avait pu faire jusque-là pour accomplir sa destinée d'ami du Christ et d'apôtre des nations lui paraissait n'être qu'un essai, qu'un début, et qu'il lui restait beaucoup à faire encore pour toucher au terme de ses aspirations intimes, *Ego me non arbitror comprehendisse. Unum autem, quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei, in Christo Jesu*¹.

Saint Augustin pensait de même quand il écrivait : *Qui dixit semel : Sufficit, perit*, indiquant par là combien, pour ne pas s'immobiliser sur

¹ Philip. III, 13, 14.

place ou retourner en arrière, il importe de désirer s'avancer toujours davantage.

Messieurs, vous êtes en retraite tout exprès pour en finir avec les appréciations inexactes et les fausses théories ; pour accepter cette doctrine universelle parmi les maîtres spirituels, que le seul fait d'être prêtre impose le désir raisonnable et raisonné des progrès d'âme ; pour demander à Notre-Seigneur de voir clairement, étant ce que vous êtes, « ce qui vous manque encore ; » en d'autres termes pour faire preuve, vous aussi, de générosité.

Quel bonheur, messieurs, si tous, avant de quitter le séminaire, sous l'impulsion de la grâce, vous cédiez à ce bon mouvement ; si vous adressiez tous au Maître et au Modèle vivant que vous vous êtes engagés à suivre, cette courte et considérable question : *Quid adhuc mihi deest?*

D'abord, par les motifs que nous produisons tout à l'heure, Jésus-Christ vous aimerait : *intuitus eum, dilexit eum*. De qui cette parole attrayante et cette déclaration devraient-elles être plus rigoureusement vraies que du prêtre ? N'est-ce pas surtout, même exclusivement pour aimer Jésus-Christ et pour être aimés de Lui, que nous sommes entrés dans les saints ordres ? Voilà un moyen de faire de ce rêve une réalité : soyons généreux ! Montrons que nous voulons l'être, ayons le sentiment profond de nos insuffisances, aspirons à nous élever toujours plus haut dans le bien. Le *dilexit eum* de l'Évangile

suivra. L'histoire du jeune visiteur de Jésus, dans son beau commencement, sera notre histoire.

De plus, Notre-Seigneur, nous traitant comme nous mériterons d'être traités, nous révélera à nous aussi le point faible de notre état intérieur, soulignera à nos yeux, avec une netteté qui créera pour nous l'évidence, ce qui fait principalement échec à notre avancement spirituel, nous dira au plus intime de la conscience : *Unum tibi deest*.

Le prédicateur de la retraite parle nécessairement *in abstracto*. Il ne lui est pas possible, du haut de la chaire, de dire à chacun de ceux qui l'écoutent le mot de sa situation personnelle, le *sermo opportunus qui est optimus*. Il se tient aux généralités. Mais Celui au nom de qui il parle, le vrai Prédicateur, Jésus-Christ, ne s'attarde et ne s'égare avec personne en des inutilités. Il va droit au fait. Il précise ce que la vérité réclame et ce que le bien attend.

*Unum tibi deest*¹. Ce qui vous manque à vous,

¹ Pour ne rien avancer qui paraisse manquer d'exactitude, disons que ces diverses applications du récit évangélique dépassent peut-être le sens littéral et précis du texte que nous étudions. Il y est seulement question, à propos de l'*unum tibi deest*, du renoncement aux jouissances de la fortune et du bien-être. Mais comment douter que derrière le cas particulier qu'il résout, Jésus-Christ ne vise et ne résolve une casuistique générale? L'obstacle déterminé qui arrêta le jeune homme de l'Évangile dans son essor vers la perfection, se référait à sa situation personnelle. D'autres situations comportent d'autres difficultés. Quiconque veut s'élever

mon cher confrère, c'est peut-être, comme au jeune homme riche de l'Évangile, l'esprit de détachement. Le sachant ou non, vous glissez vers l'estime toute mondaine, toute terrestre, des avantages humains. Vous retirez de votre ministère un bien-être inaccoutumé qui vous plaît et vous enchaîne. Si vous n'êtes pas l'esclave des biens matériels proprement dits, vous jouissez outre mesure de la position honorable où vous voilà parvenu. Vous aimez qu'on sache et qu'on dise que, par votre mérite, vous vous êtes élevé à un rang supérieur. Vous vous laissez prendre à cette vanité puérile. Qui sait? vous rêvez peut-être de vous élever plus haut encore: *Quo non ascendam?* Vous vous faites en secret le tableau des dignités où vous espérez atteindre. Tout cela, c'est le rebours du détachement. *Sequere me*, vous murmure au cœur le Maître qui vous a choisi pour l'honneur du sacerdoce et non point pour les honneurs d'ici-bas. Et vous ne savez plus entendre, et vous ne voulez plus comprendre; l'orientation supérieure de votre destinée en souffre. Il n'est pas impossible qu'elle en soit déjà compromise gravement.

Unum tibi deest. Ce qui vous manque, à vous, c'est l'esprit de prière, de recueillement, d'ado-

au bien doit s'attendre à ce que quelque chose de spécial fasse plus particulièrement échec à son bon désir. Et dès lors la parole du Christ : *Si vis esse perfectus, ... unum tibi deest*, au milieu des diversités d'états d'âme de chacun, demeure absolument vraie pour tous.

ration. Il est visible que vous ne priez plus, que vous n'adorez plus. Votre existence, consumée par la fièvre des occupations extérieures, ne se retrempe plus aux sources saintes de l'union avec Dieu. De même que vous ne vous acquittez plus, pour votre compte, de cette obligation sacrée sans laquelle vous ne pouvez pas devenir un saint prêtre, vous ne vous en acquittez pas davantage pour le bien des âmes dont vous êtes le père et le pasteur. On vante votre activité, votre savoir-faire, vos succès; on parle des œuvres que vous menez à bien; mais la vraie sève féconde, vous ne la cherchez et vous ne la puisez plus dans ces rapprochements intimes avec le Père des cieux, « l'auteur de tout don parfait, » et vous n'êtes plus guère qu'un homme habile qui tire un heureux parti de ses devoirs professionnels.

Unum tibi deest. Ce qui vous manque, à vous, c'est l'esprit de pénitence. Vous en prêchez aux autres la nécessité; vous n'en reconnaissez plus pour vous l'opportunité. Sous le coup des moindres souffrances physiques ou morales, on vous voit, on vous entend protester comme le ferait un ignorant du mystère du Christ. C'est pourtant la caractéristique de votre vocation sacerdotale que d'être un pénitent, un immolé avec « l'Agneau qui a porté le péché du monde ». Vous vous êtes fait prêtre pour achever ce qui ne se trouvait pas dans la Passion du Sauveur: *Adimpleo quæ desunt passionum Christi.* Il n'y paraît guère. Cet

élément de votre propre sanctification, cet appoint considérable de votre zèle et de votre puissance apostolique qui s'appelle la douleur, vous le négligez, vous le repoussez, il vous répugne. Nul autour de vous ne l'ignore; Dieu surtout le sait.

Unum tibi deest. Ce qui vous manque, à vous, c'est l'esprit de pureté. Vous en avez rabattu de vos dispositions, de vos vigilances, des délicatesses de votre conscience à la première heure. Liberté des paroles, des regards, des familiarités, vous ne vous refusez rien, sous prétexte que vous étiez beaucoup plus timoré que de raison autrefois, et qu'un prêtre appelé à vivre au milieu du monde ne saurait partout et toujours s'entourer d'austérité et de circonspection. Où vous a conduit cette témérité habituelle, vous le savez assez; mais vous n'en avez point de repentir. Où elle menace de vous conduire encore, vous le pressentez; mais vous n'en concevez point d'effroi. Votre casuistique intéressée vous rassure.

Unum tibi deest. Ce qui vous manque, à vous, c'est l'esprit de charité. Il est de notoriété publique entre vos confrères, trop souvent même entre les laïques avec lesquels vous avez des relations suivies, que, dans votre langage sur les uns et sur les autres, vous ne gardez aucune mesure. Tantôt pour satisfaire votre rancune, tantôt pour faire montre d'esprit, quelquefois par le simple plaisir de répéter ce que vous avez entendu dire

et de paraître bien informé, vous aigüisez vos sarcasmes contre le prochain et ne tenez pas le moindre compte des préjudices que vous pouvez lui porter. Vous mettez-vous assez en contradiction par là avec les principes les plus élémentaires, les recommandations les plus expresses de l'Évangile ! Vous, les disciples de choix, vous, les coopérateurs de Celui qui a dit : « Aimez-vous mutuellement comme je vous ai aimés moi-même, on reconnaîtra que vous m'appartenez si vous vous aimez les uns les autres ; » vous transgressez comme les gens du monde, et souvent plus qu'eux, les saintes lois de la dilection chrétienne.

Unum tibi deest. Pour ajouter une constatation de plus, et rentrer ainsi dans le vif de l'inspiration dominante de notre retraite, ce qui vous manque, à vous, mon cher confrère, ou plutôt ce qui, à des degrés divers, nous manque à tous, c'est la foi au sacerdoce. Nous savons que nous sommes prêtres ; nous professons que d'être prêtres constitue pour nous une excellence de destinée hors pair ; mais cette conviction une fois formée, faute de culture, se dissout et se débilite dans nos vies. Elle devient en quelque sorte inconsciente. Nous la portons en nous à l'état de chose latente et inaperçue, comme nous portons les lois et les réalités physiologiques qui président aux fonctions de notre organisme, et dont nous n'éprouvons pas le besoin de connaître la merveilleuse beauté.

Et cela, parce que de nous instruire et de nous éclairer davantage entraînerait des conséquences pratiques, une fidélité, une générosité, une continuité et une intensité d'efforts dont nous avons peur instinctivement : *Noluit intelligere ut bene ageret*¹. Il y a un peu de cette diplomatie de mauvais aloi en chacun de nous, même chez les plus exemplaires.

Une telle insouciance est injurieuse pour Dieu, de qui elle nous fait méconnaître le don suprême : notre prêtrise, à tel point suprême, que ni sa bonté ni sa puissance ne le sauraient dépasser. Elle est fatale pour nous, qu'elle expose à ne pas donner notre mesure et à mériter le terrifiant reproche : *serve male et piger*². Elle est funeste aux âmes qui nous sont confiées, et qui, privées des excitations salutaires auxquelles elles avaient droit de notre part, se seront égarées et perdues : *Dispersæ sunt oves meæ, eo quod non esset pastor*³.

Donc il faut la combattre sans merci. Donc il y faut substituer l'intelligence appliquée et cultivée de notre vocation. La foi au sacerdoce n'est pas une vertu de détail, comme chacune de celles que nous venons d'énumérer et dont il est seulement regrettable que nous soyons dépourvus ; c'est la vertu d'ensemble, le point de départ et le terme, la base et la clef de voûte de notre destinée entière. Dans la mesure où il serait vrai

¹ Psalm. xxxv, 4. — ² Matth. xxv, 26. — ³ Ezech. xxxiv, 5.

qu'elle nous manque, *unum tibi deest*, il la faut reconquérir et lui rendre toute sa vigueur et toute son ampleur. Il n'est que temps d'aviser. Nous l'avons dit : l'histoire bien commencée, admirablement commencée, finit mal. Ce personnage qui, dans la droiture de son âme, est venu trouver Jésus-Christ pour s'enquérir des moyens d'arriver à la vie éternelle ; qui s'est présenté avec le plus souverain respect ; qui a pu se déclarer fidèle observateur des devoirs nécessaires ; qui s'est montré désireux de dépasser cette limite et de faire mieux ; qui, en récompense de cette générosité, s'est vu l'objet de l'attention et de la tendresse de son divin interlocuteur ; ce même personnage, attristé et effrayé du prix auquel est mise la perfection qu'il aime, des conditions posées du *veni et sequere me*, se dérobe.

Qui contristatus in verbo, abiit mœrens. Il y a peu de mots plus douloureux, plus navrants que celui-là dans l'Évangile.

Pauvre jeune homme, il était en si bonne voie ! Un élan de plus, une générosité de plus, il touchait aux sommets entrevus du bien et de la sainteté. Une fois engagé sur les pas du Christ, attaché à sa vie, qui sait ce qu'il aurait pu devenir ? un disciple, un apôtre, un des Douze peut-être, un propagateur de vérité, un martyr ! Dans la rapidité de quelques instants, le temps du conflit intime entre la vision de la perfection et la protestation de la volonté devant le sacrifice, sa destinée a oscillé de la soumission à la résis-

tance. Et c'est la résistance qui l'a emporté. Il devait dire : oui ! de toute la spontanéité émue et charmée de son être ; il a dit : non ! Sans doute il n'a pas proféré distinctement ce *non* désolant, mais son attitude : *contristatus in verbo*, et son éloignement immédiat : *abiit mœrens*, ne révèlent que trop l'impuissance acceptée et consentie d'aller jusqu'au bout des heureux commencements de sa démarche. *Abiit*, il se détourne ; lui, si proche du but sublime, il redescend vers la vie vulgaire et les satisfactions de bas étage. Désormais il ne sera plus question de lui dans l'Évangile. On ne retrouvera plus sa trace nulle part. *Veni, sequere me*, disait Jésus. Pour toute réponse : *abiit mœrens*. Et puis, plus rien !

Messieurs et vénérés confrères, vous devinez les applications avant même que je les indique.

Que de fois peut-être, dans les retraites que vous avez faites si souvent, cette histoire n'a-t-elle pas été votre histoire ? Vous vous étiez rencontrés avec Jésus-Christ ; vous étiez entrés avec lui dans un colloque intime. Il vous avait signalé l'obstacle précis et authentique qui entravait votre marche en avant vers la sainteté sacerdotale. Et parce qu'il aurait fallu produire un acte de générosité décisive, accepter un sacrifice, un renoncement, un détachement coûteux, vous aussi, vous vous êtes dérobés : *contristatus in verbo, abiit mœrens*.

Et c'est pourquoi votre vie s'atrophie et languit au lieu d'atteindre ses légitimes proportions,

s'étiolo au lieu d'être féconde et de rendre le cent pour un.

Corrects, honnêtes, au sens mondain du mot, vous l'êtes ; je veux le croire, je le crois. Mais imitateurs avérés du Christ, mais saints ou en voie de le devenir ; non pas ! vous êtes bien obligés de l'avouer.

Or, pendant cette retraite où nous entrons, l'expérience va se réitérer. Cette grâce surajoutée à tant d'autres certainement a pour but de vous faire prendre contact une fois de plus avec Jésus-Christ, de vous fournir l'occasion de l'entendre vous redire sa douce et suprême et impérieuse parole : *Veni, sequere me.*

Il me semble le voir debout sur le chemin des vaillants se retourner vers vous, vers chacun de vous, et sur le ton d'un reproche affectueux, que la douceur de son regard tempère encore, vous adjurer de l'entendre : « Mon fils, mon prêtre, mon ami, *quoties volui, et noluisti*¹ ! En combien de circonstances déjà j'ai voulu te soulever et t'emporter vers les hauteurs de ta vocation sainte ! toi, tu ne l'as pas voulu. De nouveau, j'entreprends de te solliciter et de te presser. »

La question est de savoir la réponse que vous ferez, l'attitude que vous prendrez.

Unum tibi deest, ... veni, sequere me... Messieurs et vénérés confrères, il n'y a qu'une attitude et qu'une réponse logiquement possibles :

¹ Luc. XIII, 34.

oui, Jésus, avec votre grâce, je triompherai de l'obstacle qui, dans mon œuvre de perfection sacerdotale, me gêne et m'arrête davantage, et que vous me signalez... Oui, je m'attacherai à à vous ; oui, je vous suivrai à la vie et à la mort.

*Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra*¹.

¹ Psalm. xciv, 8.